

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pas-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 1.

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1841.

No. 24.

STATION DE 1841.

CONFÉRENCE DE M. L'ABBÉ DE RAVIGNAN A NOTRE-DAME.

PAPAUTÉ.—*Centre d'unité.*

Exorde.—Née avec le christianisme lui-même, l'Eglise en est la forme et la vie ; elle le conserve, le répand en tous lieux... ; s'étend sans se diviser jamais..., et retient partout son organisation et son unité première... Grande famille des nations les plus différentes de mœurs, de climat, de langage, l'Eglise seule réalise cet étrange phénomène moral... ; de véritables liens d'autorités sociales unissant ensemble et régissant des peuples nombreux, qui sont laissés néanmoins à leurs lois, à leurs institutions et à leur existence complètement distinctes... Toute autre religion, toute autre croyance religieuse ne produira jamais, quoiqu'on fasse, qu'une religion nationale, dont l'organisation et l'unité, s'il s'en conserve quelque ombre, seront enfermées dans l'enceinte d'un peuple ou d'un pays... Une Eglise seule mérite, seule elle portera toujours le beau nom d'universelle, de catholique, parce que dans son existence et son principe, dans le fait et le droit, elle est seule par nature l'unité religieuse et la société spirituelle de l'univers... Merveille en soi déjà divine et humainement impossible dans le monde naturel des intelligences et de la pensée !... Il y a une grande raison de cette miraculeuse existence de l'Eglise comme société une par toute la terre... ; et cette raison est le centre même de l'unité, je veux dire la papauté..., centre duquel tout doit partir, et auquel tout vient aboutir, même des extrémités les plus éloignées... centre d'unité si essentiel à

la foi, que faire partie du corps de la société catholique, c'est demeurer irrévocablement uni au chef souverain de l'Eglise, au pontife romain... Montrer le souverain pontificat comme centre nécessaire d'unité, est aujourd'hui toute ma pensée. Plusieurs écrivains, abusés par les préventions ou les systèmes..., n'ont pas craint d'énoncer que la suprématie spirituelle du pape, et la forme de l'Eglise à l'état de monarchie catholique, avaient commencé à Constantin ou à Phocas, ou bien à Charlemagne, ou encore à Grégoire VII, au XI^e siècle : ce qui serait un peu tard, il faut en convenir... La question toute entière peut et doit se réduire à une question d'origine... Le souverain pontificat considéré comme centre d'unité catholique, fut-il dès l'origine avec le christianisme, avec l'Eglise, une seule et même institution ? L'établissement du christianisme, de l'Eglise, du pouvoir suprême et central des pontifes romains sont-ils une seule et même chose, une seule et même institution, de même nature, du même temps, du même auteur ? Voilà ce qu'il faut examiner... Pour le faire, il suffit de recourir aux monuments primitifs et contemporains, de les lire avec recueillement et de se décider non par humeur, pas même par enthousiasme, mais par le jugement laissé à toute sa rectitude... Je parlerai tranquillement, je l'espère ; je m'efforcerai de comprimer les élans de mon cœur envers ce noble et divin pouvoir ; j'apporterai les témoignages et les faits, puis j'en appellerai à votre consciencieuse indépendance, vous jugerez.

Première partie.—“ Pierre et ses successeurs, tels furent les dépositaires à jamais établis de la suprématie spirituelle pour toute l'Eglise ; tel fut spécialement le centre d'unité catholique institué par Jésus-Christ, et auquel tous les pasteurs et tous les fidèles durent être rattachés par des liens de foi et d'obéissance ; c'est le fait que nous avons entrepris de prouver.

Première preuve.—“ A l'égard de Pierre, des choses bien dignes de remarque nous sont racontées par l'Evangile... Jésus-Christ, en le voyant pour la première fois, lui dit : “ Tu es Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras Céphas, ” mot hébreu et syriaque qui signifie proprement pierre, *petra*... Quand Pierre a solennellement confessé le Christ, Fils du Dieu vivant, Jésus répond : “ Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas... tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. ” Peu de temps avant sa passion, Jésus dit encore à Pierre : “ J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne vint pas à défaillir... A ton tour tu devras confirmer et affermir tes frères...” Après sa résurrection, enfin, il ajoute :

« Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » De plus, différentes prérogatives sont réservées à Pierre dans les Écritures... Il est toujours nommé le premier... ; il est souvent désigné clairement comme le chef, le prince des apôtres ; il est nommé seul quand les autres sont omis, pour les représenter ou pour les instruire... Dans les réunions, il se lève et parle le premier. Le premier, au nom de tous, il prêche l'Évangile... Saint-Paul vient le voir à Jérusalem comme son supérieur, parce que, comme le disent Cœmènius, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, il était l'oracle et le premier des apôtres, *Quia os erat apostolorum et princeps*... Une condition toute différente de celle des autres apôtres fut donc faite à Pierre par le Sauveur. Car enfin toutes ces graves paroles, toutes ces prérogatives accumulées doivent avoir un sens... Elles prouvent évidemment que Pierre a été constitué le fondement, le souverain et universel pasteur de l'Église... Agneaux et brebis, c'est-à-dire, fidèles et évêques, comme le comprirent Origène, saint Ambroise, saint Léon, saint Eucher et les autres, tout est soumis à l'autorité de Pierre, tout est commis à ses soins... On lui donne les clefs comme au maître de la maison, comme au souverain de la cité... Pierre fut donc réellement établi centre unique et souverain d'unité... Jésus un jour monte sur une barque, s'y assied, et delà adresse au peuple ses paisibles et divins enseignemens : c'était la barque de Pierre... touchante et sainte image, touchante et divine leçon ! « C'était l'Église, barque impérissable de Pierre, où Jésus-Christ règne et enseigne toujours avec les successeurs du pêcheur. Le maître semble bien vous meillier quelquefois, même durant la tempête ; mais aux cris du nautonnier, il se lève et commande aux vents et à la mer, qui se taisent.

Deuxième preuve.—« L'institution divine de saint Pierre comme centre d'unité chrétienne et catholique, est encore certaine comme histoire, indépendamment des Écritures... C'est d'abord la voix antique de l'Orient. Origène, au second siècle, appelait Pierre *le grand fondement, la pierre inébranlable de l'Église*... Saint Athanase écrivait à saint Félix, pape : *Sur vous comme sur leurs fondemens sont établies et affermies les colonnes de l'Église*... Saint Jean-Chrysostôme, commentant la magnifique promesse du Sauveur, disait que *l'univers entier fut confié à Pierre ; qu'il fut fait le pasteur et le chef de toute l'Église*... Les voix de l'Occident sont unanimes pour proclamer la même vérité... Tertullien demande si quelque chose fut cachée à Pierre *fondement de l'Église à bâtir*... Saint Cyprien, qui sembla un instant, abusé qu'il était, discuter non pas l'autorité, mais l'avis du pontife romain, est un des plus ardents défenseurs des droits divins du Saint-Siège. Dans son livre

admirable de l'unité de l'Eglise, Pierre est le *chef, la source, la racine de toute l'Eglise*... Il écrivait à Jubaien ; " L'Eglise, qui est une, a été par la voix du Seigneur, fondée sur un seul qui en a reçu les clefs." Lisez saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, tous les Pères, c'est toujours même foi, même unanimité... Un seul entre les douze est choisi, dit saint Jérôme, afin que le chef étant constitué, toute occasion de schisme soit ôtée... Pierre, ajoute saint Ambroise, *comme un roc immobile, porte et soutient la masse et l'ensemble de l'édifice chrétien*... Saint Augustin affirme que Pierre se distingue par la primauté reçue au-dessus des autres, par la principauté de son apostolat supérieur à tout épiscopat... C'est assez. J'omets une foule de témoignages ; j'omets cette éloquente protestation de la ville éternelle, les mille voix de ses monumens, de ses splendeurs séculaires qui célèbrent si éloquemment la suprématie de Pierre... Et au dix-neuvième siècle, il est des hommes qui ne craignent pas d'écrire, il en est d'autres qui croient avec un imperturbable sang-froid que Charlemagne ou Grégoire VII inventèrent la prérogative de Pierre, la suprématie du souverain pontife centre spirituel d'unité... Vraiment on s'étonne, dirai-je de tant d'ignorance, car il y en a beaucoup, ou de tant d'aveuglement ? L'on conçoit bien mieux que du fond des cœurs catholiques et des convictions du génie chrétien s'élève comme un accent d'enthousiasme et d'amour pour exalter la gloire et le bonheur d'être unis à la chaire de Pierre ; et qui de vous ne se rappelle les paroles si belles de deux grands cœurs, de deux grands génies aussi, de Fénelon et de Bossuet ? ils protestaient tenir à cette Eglise romaine du fond de leurs entrailles. Voudriez-vous savoir pourquoi à leur exemple nous tenons ainsi étroitement embrassée cette pierre auguste, ce vénéré fondement de l'unité ? C'est que nous comprenons la pensée de celui qui fut l'auteur et le consommateur de notre foi, c'est que nous croyons à sa divine parole."

Développant sa pensée, l'orateur ajouta ces magnifiques paroles :

" Jésus-Christ a vu les flots tumultueux des opinions et des passions s'élever et se presser contre la pureté de ses enseignemens et l'unité de son Eglise. Alors, il voulut poser le roc immobile au sein des tempêtes, l'abri invincible et tutélaire auquel en tout temps pût s'attacher l'ancre de l'espérance et du salut.

" En vain les orages auront mugé, en vain toutes les puissances ennemies seront-elles déchainées ; debout, inébranlable, la pierre mystérieuse domine les eaux et les apaise, et toutes les portes ouvertes de l'abîme ne sauraient prévaloir contre elle. Aux regards de tous, elle apparaît toujours la même

et toujours protectrice. Qui se tourne vers elle a retrouvé le calme et l'issue dans la tourmente. C'est le fondement que le Seigneur a posé ; sur lui, l'Eglise même est bâtie ; elle s'élève ainsi région de paix, de lumière et de céleste vérité. Au sein de son unité, Dieu promet d'habiter et de veiller toujours. Les périls du passage ont alors disparu ; on tient au port, on s'y repose ; attaché, lié, quoiqu'il arrive, à son rempart inexpugnable, et dans la joie, dans la consolation intime qu'on trouve à s'appuyer sur la pierre angulaire, on dit alors : Il est bon d'être ici ; volontiers on répète les chants du prophète : C'est bien ici que je m'endormirai dans la paix ; *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

A CONTINUER.

MISSIONS CATHOLIQUES.

EN AMÉRIQUE.

La découverte de l'Amérique a réalisé une des plus mystérieuses paraboles de l'Evangile. — Depuis quinze cents ans, l'Eglise avait ouvert le banquet des noces sacrées ; elle y avait convié par ses enseignements et ses bienfaits les nations du monde ancien ; et plusieurs refusaient encore de prendre place au festin de la communion universelle ; plusieurs se retiraient, convives ingrats, la haine dans le cœur, et le murmure sur les lèvres. L'Orient avait apostasié pour la troisième fois, le lendemain du concile de Florence, et le Nord allait s'ébranler à la voix de Luther. Alors l'Eglise envoya ses serviteurs par les chemins de l'Océan, pour chercher les pauvres peuples errants sur ses plages, oubliés de l'histoire, inconnus de la science, et elle voulut qu'ils vinssent remplir les places vides. Aussi le grand navigateur chargé de ce ministère Christophe Colomb, s'en acquitta-t-il avec une religieuse pensée. Les puissances, qui recueillirent les premières le fruit de ses travaux, semblaient en prendre possession au nom du catholicisme. L'Espagne, maîtresse de l'isthme qui lie les deux parties du continent et de la chaîne d'îles jetées entre elles, étendait ses conquêtes au sud jusqu'au Chili, au septentrion jusqu'aux extrémités de la Californie. Elle rencontrait d'un côté les colonies du Portugal au Brésil, et de l'autre les établissements de la France dans le Canada et la Louisiane. Sans doute la domination espagnole ne fut pas sans reproche ; mais elle ne mérita jamais les accusations des historiens qui ont si longtemps calomnié les nations catholiques ; et seule elle eut le secret de dompter les tribus sauvages sans les détruire ; de se les assimiler par la Foi et par les

mœurs, et de régner sur autre chose que sur des forêts abattues et des bandes indisciplinées d'émigrants. La race primitive des Peaux-Rouges, devenue chrétienne et civilisée, unie à ses vainqueurs par des alliances fréquentes, forme encore aujourd'hui la base de la population. L'œuvre accomplie a résisté aux agitations politiques des derniers temps, et l'Amérique du sud, en brisant les liens administratifs qui la rattachaient à l'Europe, n'a pas rompu ceux qui l'unissent à la sainte Église romaine. — Mais ailleurs, et là où la moisson était moins abondante, l'ennemi qui ne dort pas devait semer l'ivraie. L'hérésie parut à une heure tardive ; elle conduisit sur les côtes de l'Amérique septentrionale ses plus violents disciples, les puritains mécontents. Bientôt toutes les sectes vinrent jeter leur écume sur le même rivage, et le protestantisme fut souverain dans les treize colonies destinées à devenir un jour les États-Unis. La république nouvelle ne tarda pas à obtenir cession de la Louisiane et des Florides, en même temps que l'abandon du Canada à l'Angleterre donnait à la prétendue Réforme un second empire dans le Nord. Cependant le catholicisme ne pouvait abandonner le territoire envahi ; dépouillé de ses honneurs, réduit aux seules ressources de la grâce, au seul pouvoir de la parole, il n'a cessé de soutenir la lutte avec assez de vigueur pour que ses adversaires commencent à douter de l'issue. Il s'agit de savoir à qui des deux, de la vérité ou de l'erreur, appartiendra la moitié si non la totalité du nouveau monde.

Les Missions d'Amérique se divisent donc pour nous en deux groupes principaux ; celles des États-Unis et celles des possessions anglaises ; nous y rattachérons les colonies hollandaises et la république du Texas.

I. ETATS-UNIS. Il nous suffira de rappeler rapidement quelques faits généraux, longuement exposés dans les *Annales* : les trois millions d'habitants qui peuplaient le pays à l'époque de l'indépendance, multipliés jusqu'au chiffre actuel de treize millions ; les émigrations anglaises, irlandaises, allemandes, par lesquelles seules s'explique ce prodigieux accroissement ; l'impossibilité où se trouva d'abord le catholicisme de faire face aux besoins nouveaux ; avec le petit nombre de ses ministres et la nullité de ses moyens matériels ; la multitude des colons sans pasteurs, des orphelins sans asile, et des enfants sans écoles, devenue une proie facile pour le prosélytisme opulent des sectes protestantes ; enfin les efforts heureux qui ont triomphé de tant de périls. Un archevêché et quinze évêchés ont rallié autour d'eux un clergé composé de 525 membres, et une population catholique d'environ 1, 300,000 âmes. Déjà s'élèvent, sous les auspices des Prélats, 11 séminaires, 16 col-

lèges, 45 pensionnats, 42 écoles de charité, 25 asiles qui recueillent plus de 1,000 orphelins, 7 hôpitaux, 14 institutions secourables pour divers genres d'infortunes. Après avoir ainsi préparé toutes choses, la Religion va attendre sur les ports les émigrants européens que chaque année l'indigence y conduit au nombre de deux ou trois cent mille. Elle parle à chacun sa langue ; elle leur présente des amis de leur nation ; elle prend leurs enfants sur ses bras ; elle partage le poids de leurs peines, trop souvent la plus lourde partie de leur pauvre bagage. Elle ne dédaigne pas de condescendre aux exigences des temps et des lieux ; elle utilise la popularité de la presse périodique et des formes parlementaires ; sept journaux sont voués à sa défense ; de solennelles discussions, entourées de toutes les garanties désirables de publicité, arrachent à l'erreur de nombreuses victimes. En même temps qu'on satisfait ainsi aux besoins artificiels de la civilisation la plus avancée, des hommes apostoliques rassemblent les débris des peuplades sauvages, refoulées, transplantées aux extrémités du territoire de l'Union, tandis que dans les villes et sur les plantations environnantes les pauvres nègres reçoivent aussi les consolations de la Foi, qui leur apprend à pardonner. En présence de tant de bienfaits, il est permis de penser que la création de l'épiscopat anglo-américain tiendra une grande place dans l'histoire ecclésiastique du XX^e siècle. Son efficace activité rappelle quelque chose de ces travaux organisateurs par lesquels les grands Evêques des premiers âges, au milieu des Romains dépravés, des Ariens et des Barbares, préparaient l'avenir des nations modernes. Dans l'espace de dix ans, le nombre des diocèses s'est augmenté d'un quart ; celui des prêtres et des fidèles s'est accru d'un tiers. Leur union leur prépare une prépondérance assurée au milieu du fractionnement perpétuel des opinions hétérodoxes : minorité imposante sur le littoral, ils forment déjà la majorité relative dans la plupart des états de l'ouest et peut-être la majorité absolue sur quelques points. Mais l'affermissement et l'extension de ces admirables résultats exigent encore de grands sacrifices.

Maintenant ce sera peut-être assez de quelques lignes et de quelques chiffres pour faire connaître la situation particulière des différents diocèses dont on vient de caractériser l'ensemble.

Archevêché de Baltimore (état du Maryland, district de Colombie), érigé en évêché en 1790 et en archevêché en 1808 ; Evêché de la Nouvelle-Orléans (état de la Louisiane), érigé en 1793 ; Evêché de Philadelphie (états de Pensylvanie et de Delaware, une partie de New-Jersey) ; érigé en 1808 ; Evêché de New-York (états de New-York et

de New-Jersey), érigé la même année; Evêché de Boston, (états de Maine, Vermont, de New-Hampshire, Rhode-Island et Connecticut), idem.; Evêché de Bardstown, (état de Kentucky), idem.; Evêché de Richmond, (état de Virginie), érigé en 1820; Evêché de Charleston, (états de la Caroline du Nord, de la Caroline du sud et de la Géorgie), idem.; Evêché de Cincinnati, (Etat de l'Ohio), érigé en 1821; Evêché de Saint-Louis, (état du Missouri, une partie de l'Illinois, état d'Arkansas, territoire de Missouri), en 1826; Evêché de Mobile, (état d'Alabama, territoire des Florides), en 1829; Evêché du Détroit, (état du Michigan, territoire de Wisconsin), en 1833; Evêché de Vincennes (état de l'Indiana, une partie de l'Illinois), en 1834; Evêché de Dubuque, (territoire de Iowa), en 1837; Evêché de Nashville, (état de Tennesse), idem.; Evêché de Natchez, (état du Mississipi), idem.; Richmond et Natchez étaient les seuls sièges qui ne fussent pas remplis. Le premier était depuis long-temps administré par Mgr. Archevêque de Baltimore, et le deuxième l'était par Mgr. l'évêque de la Nouvelle-Orléans. Les journaux ont annoncé dernièrement que le Saint-Siège avait nommé à ces évêchés: à Natchez, M. Chance, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, président du collège Sainte-Marie à Baltimore, et à Richmond, M. Whelan, dont on n'indique pas les fonctions. Nous voyons qu'il y a dans ce diocèse un missionnaire, M. Richard Whelan, qui réside à Martinsburg, et visite delà les congrégations voisines. Nous supposons que c'est lui qui a été nommé évêque. Il y a aux Etats-Unis 2 autres ecclésiastiques du même nom, M. Guillaume Whelan, dans le diocèse de Philadelphie, et M. Pierre Whelan dans le diocèse de Charleston.

En même temps que Sa Sainteté a pourvu à ces 2 sièges, elle a nommé M. Odin, coadjuteur et administrateur du Détroit, dont l'évêque, Mgr. Résé, est absent, depuis quelque temps de son diocèse. M. Odin est un Lazariste français, qui réside depuis long-temps aux Etats-Unis. Il était en dernier lieu président du collège de Sainte-Marie-des-Barrens; mais il avait été récemment envoyé dans le Texas pour diriger cette mission à la place de M. Timon, qui en est vicaire apostolique.

Il y a 20 évêques aux Etats-Unis; savoir; Archevêque, les 15 évêques en titre, et 5 coadjuteurs, à Bardstown, à Philadelphie, à New-York, et au Détroit. Les 3 derniers sont administrateurs de ces diocèses. Il y a même encore un autre prélat, Mgr. David, évêque de Mauricastre, ancien coadjuteur de Bardstown, qui a donné sa démission à cause de ses infirmités.

40 prêtres sont morts ou ont quitté le ministère en 1840; malgré cela, le

nombre des prêtres a augmenté. Parmi les morts, l'on compte Guillaume Mc-Sherry, provincial des Jésuites du Maryland, MM. Tessier, Gallitzin, Mauvernay, et 10 autres en divers diocèses.

Les communautés religieuses sont d'année en année plus nombreuses aux Etats-Unis. Les Jésuites ont des noviciats dans le Maryland, le Kentucky et le Missouri; ils tiennent des collèges dans le Maryland, le Kentucky, le Missouri, la Louisiane et l'Ohio, et desservent des missions dans différens diocèses. MM. de Saint-Sulpice ont un séminaire et un collège à Baltimore. Les Dominicains ont un couvent dans le Kentucky et un dans l'Ohio, et dirigent des missions dans ces 2 Etats. Les Augustins soignent 2 missions, l'une à Philadelphie, l'autre à Broocklyn. Les Lazaristes ont un séminaire et un collège dans le Missouri et la Louisiane, et desservent différentes missions. Les Rndistes ont un séminaire et un collège à Vincennes. Les Rédemptoristes ont 3 missions, à Pittsburg, à Baltimore et à Rochester, dans l'Etat de New-York. Les Pères de la Miséricorde ont ouvert un établissement à Mobile; plus de la moitié de ces diverses communautés sont venues de France.

(A CONTINUER.)

ORIGINE ET PRINCIPES

DES SOCIÉTÉS MÉTHODISTES-WESLEYENNES,

tels qu'exposés par D. O'Connell.

—
LETTRE II.

Londres, 15 août 1839.

MÉTHODISTES-WESLEYENS.—Votre réplique à ma première lettre est une pièce d'impertinences des plus exquises, un plat, assaisonné de colère, de rancune et d'absurdité au-delà de toute expression.

Cependant, acceptez, pour le tout, mes très-sincères remerciemens. Le dépit que vous montrez d'avoir été défaits par mes argumens, prouve combien vous seriez désireux de contester les faits que je vous cite et les raisonnemens que je vous présente, si vous le pouviez. Mais il vous est bien plus aisé de me quereller et vilipender, que de répondre à ces faits et à ces argumens. Aussi, vous n'y avez pas manqué; et, dans votre pieuse douceur, vous m'avez gourmandé et calomnié avec une intensité de malice qui proclame bien haut le sentiment de votre défaite. Cette conduite est la ressource ordinaire de ceux qui sont coupables, bigots et sans charité. Voilà pourquoi vous y avez un droit incontestable.

En réalité, c'est un vrai triomphe que m'a procuré cet aveu de votre faiblesse. Un grand nombre de vos amis, protestans comme catholiques, m'ont dit qu'on ne pouvait répondre à ma lettre; que les faits allégués étaient si clairement prouvés et les conséquences, que j'en avais tirées, tellement justes et naturelles qu'il n'y avait pas de réponse raisonnable possible. L'événement a parfaitement justifié cette assertion; et certainement, après avoir commencé cette controverse en attaquant les catholiques sur leur version des Saintes-Ecritures, vous auriez indubitablement répliqué, par écrit, à ma lettre, si vous eussiez eu quelque chose à répondre.

Ne suis-je pas autorisé à tirer cette conclusion, lorsque vous-mêmes vous faites voir combien vous sentez vivement le poids des charges portées contre vous et la force de ma dissertation sur la Bible? Vous devez être persuadés que la faiblesse des excuses que vous alléguiez pour ne pas me répondre; montre, de la manière la plus évidente, votre incapacité à le faire. Mon triomphe est complet; et la joie que j'éprouve de l'impression que ma lettre a faite, est sans aucun mélange de ressentiment pour l'impolitesse et le manque de charité qui font le caractère principal de votre second manifeste. Permettez-moi, maintenant, d'examiner, avec le même esprit dans lequel j'ai écrit ma 1^{ère} lettre, l'excuse que vous prétextez pour pallier votre incapacité à donner une réponse raisonnable.

Voici votre première excuse. Avec vous, il faut être précis et se servir de votre propre langage. Voici donc, dans vos propres termes, votre première excuse, pour ne pas répondre à ma lettre :

I. Parce que cette lettre contient des imputations fausses et calomnieuses, tant contre le caractère et la conduite de feu le vénérable Jean Wesley, que contre les dispositions générales et les habitudes de cette secte de chrétiens qui portent son nom, et à laquelle les membres de ce comité tiennent à honneur d'appartenir.

Ici nous arrivons ensemble à l'état de la question. J'ai, il est vrai, fait des accusations fortes et sévères, et non de simples imputations, contre les Méthodistes-Wesleyens et contre leur fondateur, qu'il vous plait de désigner comme "vénérable." Vénérable! bah! mais je nie absolument que ces accusations soient fausses ou calomnieuses, à moins qu'on appelle calomnie ce qui est strictement vrai, comme certainement l'ont été toutes mes accusations.

Permettez-moi de répéter brièvement ces accusations et de montrer tout de suite leur vérité indubitable. Ces accusations étaient au nombre de trois :
1^o. J'ai accusé les Méthodistes-Wesleyens d'être les ennemis invétérés

de la liberté de conscience. J'ai démontré la vérité de cette accusation en rappelant que les Méthodistes-Wesleyens n'assistèrent jamais les catholiques d'Irlande dans leurs efforts pour obtenir la liberté religieuse ; qu'ils n'assistèrent jamais les dissidens anglais dans une lutte pour obtenir la liberté religieuse ; mais au contraire, ils donnèrent assistance, pendant ces disputes, à ceux qui s'opposèrent à la cause glorieuse de la liberté de conscience.

Et même, à présent, ne donnez-vous pas les preuves les plus claires que l'esprit de bigoterie est aussi ardent parmi vous qu'il l'a jamais été. Ne favorisez-vous pas la pratique injuste d'employer l'argent de tous pour l'éducation de quelques-uns ? Et votre dernier manifeste n'est-il pas une proclamation d'une nature également mal-honnête ? N'est-il pas directement opposé au précepte le plus glorieux et le plus utile de l'humanité, qui nous dit de *ne point faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fissent*.

Ma seconde accusation était dirigée contre l'hypocrisie que renferme votre prétention à vous donner pour *les amis de la liberté religieuse*, et même, comme vous dites, *de la pleine liberté religieuse*. Et voilà que, malgré l'avis que je vous donnai dans ma dernière lettre, vous professez encore cette hypocrisie en parlant, dans votre dernier manifeste, de liberté et de vérité. Oh ! honte à cette hypocrisie sans pudeur !

Méthodistes-Wesleyens, je vais immédiatement mettre fin à toute cette controverse.

Votre histoire est bien courte, elle excède à peine quatre-vingts ans. Eh bien, montrez-moi que, pendant cette période, vous vous soyez jamais distingués par un seul acte, ou une déclaration, ou un seul mouvement quelconque en faveur de la liberté de conscience, je dirai même, en faveur de quelque liberté civile que ce soit ; et alors je rayurai le mot *hypocrisie* ; je rétracterai mes accusations, je vous ferai la plus humble apologie, j'écrirai même pour vous représenter comme de charitables chrétiens, et non comme des intolérans et des bigots.

Il est vrai que j'ai porté des accusations très-graves contre Jean Wesley que vous appelez *vénéérable*. Je l'ai accusé d'avoir été, en 1779, l'un des principaux chefs et fondateurs de l'association protestante, qui, en juin 1780, effectua une rébellion dans Londres ; pilla, détruisit et incendia les maisons particulières et les chapelles, les résidences des juges et les prisons publiques ; attaqua la banque et le palais et laissa les rues de Londres rougies de sang humain. Je vous donnai les dates et les circonstances. Je l'ai aussi accusé d'avoir eu l'audace sans pareille de vouloir justifier son association protestante, l'objet de son affection, et d'avoir rejeté la faute sur les catholiques.

persécutés et dépouillés, et cela après que ces crimes eussent été commis par ses partisans et ses associés. Telles étaient mes accusations. Vous les avez appelées *fausses* et *calomnieuses*. J'affirme qu'elles étaient parfaitement *vraies*. Je vous ai donné la date du vote unanime de remerciemens adressé à ce même Jean Wesley par cette association pillarde et rebelle. Ce vote portait la date du 17 février de cette année 1780. Essayerez-vous de nier l'existence de cette résolution ? ou le fait qu'il l'ait méritée ? Si vous osez le faire, mes preuves sont prêtes. Je vous provoque à cette controverse. Mais vous trouverez sans doute qu'il est plus prudent d'éviter les détails et de vous tenir dans une assertion générale. Nierez-vous que Wesley ait eu l'indignité fourberie d'accuser les catholiques du pillage et de la ruine des catholiques eux-mêmes ? Nierez-vous qu'il ait appelé cette insurrection un complot papiste ? Si vous le niez, je suis prêt à vous marquer les chapitres et les versets dans ses propres ouvrages qui contiennent toutes ces assertions.

Méthodistes-Wesleyens ! votre histoire est une de ces phases les plus étranges que fournissent les errements de l'esprit humain. Elle montre combien les sentimens d'enthousiasme religieux peuvent facilement se mêler avec les plus méchantes passions humaines et à quel degré un faux zèle religieux, au nom du Dieu de charité, peut porter les hommes à haïr leurs semblables les plus inoffensifs.

(A CONTINUER.)

HISTOIRE TOUCHANTE DE DEUX BAPTÊMES.

Un ami du Journal et l'un de nos plus assidus correspondants nous transmet, sous le titre ci-dessus, un trait bien édifiant de la vie de l'illustre Mr. de Chevêrus, archevêque de Bordeaux et orné de la pourpre romaine en 1836, l'année même de sa mort. On sait que ce vertueux prélat, né à Mayenne en Bas-Maine, ancienne province de la France, l'an 1768, vint en Amérique en 1796, et qu'il y fonda, au milieu des travaux et des difficultés de tout genre, le florissant diocèse de Boston dont il fut nommé le premier évêque en 1808 et sacré comme tel par Mgr. Carroll, à la Toussaint de 1810. Ce fut en 1823 que pour raisons de santé et sur les instances de ses amis et même du Roi de France Louis XVIII, il retourna dans sa patrie, où ses talens et ses vertus le portèrent successivement du siège de Montauban à l'archevêché de Bordeaux, puis aux honneurs du Cardinalat. Ce fut pendant que son zèle et ses admirables qualités faisaient la joie et les délices de ses chers Bordelais, qu'eut lieu le fait qu'on va lire.

«Un jour, une riche créole étant venue le prier de baptiser lui-même son

enfant nouveau-né, et ayant triomphé, par ses instances et ses larmes, des répugnances de Monseigneur, qui craignait d'offenser la susceptibilité de plusieurs en faisant pour quelques-uns ce qu'il ne pouvait faire pour tous, il arriva que, pendant qu'il administrait le sacrement, il aperçut, dans l'église, une femme pauvre, accompagnée de parens pauvres, tenant, entre ses bras, un enfant nouveau-né et attendant humblement, à l'écart, qu'on voulût bien l'admettre au baptême. Monseigneur pensant alors au sentiment pénible que devait causer à ceux-ci le spectacle de tous les honneurs rendus à l'enfant riche, tandis qu'on ne semblait pas faire attention à leur propre enfant parce qu'il était pauvre, se tourna vers eux et les invita à s'approcher : " Venez, mes amis, leur dit-il, je veux aussi moi-même faire ce baptême et honorer votre enfant sans langes, aussi bien que cet enfant surchargé de riches ornemens." Et après que tout fut fini, Monseigneur prenant delà occasion de donner aux riches et aux pauvres qui étaient présens, d'utiles leçons :—" Ces deux enfans, leur dit-il, sont également grands devant Dieu, également honorables à ses yeux, également chers à son cœur ; tous les deux sont destinés à la même gloire dans l'éternité ; mais ils doivent y arriver par des voies différentes ; le riche par la charité qui console et soulage ses frères dans le besoin, le pauvre par une vie humble et laborieuse. Le ciel sera ouvert à celui qui souffre, parce qu'il aura été patient ; à celui qui soulage, parcequ'il aura été compatissant. La vertu de l'un sera d'être généreux, la vertu de l'autre d'être reconnaissant ; et, ajouta-t-il, il faut qu'ils commencent l'un et l'autre dès aujourd'hui à remplir leur destinée : l'enfant pauvre ne peut pas demander et son cœur ne connaît pas encore la reconnaissance ; c'est moi qui serai son interprète et me chargerai d'être reconnaissant pour tout le bien que vous lui ferez ; l'enfant riche ne peut pas donner et son cœur ne connaît pas encore la générosité ; c'est vous,"—dit-il, en se tournant vers la nombreuse et brillante réunion qui l'entourait,— " c'est vous qui êtes ses représentans et devez vous charger d'être charitables et généreux pour lui ; cette aumône est la plus grande marque de tendresse que vous puissiez lui donner ; elle sanctifiera son entrée dans la vie et en fera bénir toute la cours par le Dieu qui ne s'appelle pas en vain le *Père des Pauvres*."

Et aussitôt, Monseigneur ayant commencé la quête pour l'enfant pauvre, il n'y en eut pas un seul dans cette nombreuse réunion de famille qui ne se sentit pressé de donner : tous étaient émus et attendris ; la bonté de l'évêque les avait touchés, le sort des deux enfans intéressés à la bonne œuvre parlait à leur cœur. Aussi la collecte fut abondante et Monseigneur put faire des

heureux ; il la remit avec bonheur à la famille indigente qui versa des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, et promit de bénir longtemps, de bénir toujours et l'archevêque si bon, et la famille riche si généreuse."

M. Pabbé J. Huen Dubourg, auteur de l'intéressante *vie de Mgr. le Cardinal de Cheverus*, d'où est tiré le trait qu'on vient de lire, a obtenu, le 5 mai dernier (1841), un prix de 3,000 francs pour une nouvelle édition de son ouvrage considérablement augmenté. C'est sur la fondation faite par M. Monthyon pour la *publication des livres les plus utiles aux mœurs*, que l'Académie française a alloué cette somme. On remarque que, dans la même distribution pour l'année courante, l'ouvrage de M. Louis Reybaud, intitulé : *Etudes sur les Réformateurs modernes*, a obtenu un premier prix de 5,000 fr. Le prix de poésie a été décerné à M. Alf. Desessart ; le sujet de son volume est *l'Influence de la civilisation chrétienne sur l'orient*.

— o —

Aux dernières dates, l'écrit suivant circulait à Constantinople, et il était accompagné d'une carte de la *Terre-Sainte*.

Circulaire pour obtenir en Palestine l'établissement d'un gouvernement chrétien indépendant.

Il est de fait que les pays ou portions des pays les plus illustres du genre humain sont restés, même après avoir perdu leur puissance, l'objet de la vénération des peuples et de leurs pieux pèlerinages. Le froid sourire du scepticisme ne peut étouffer ce libre sentiment du cœur humain ; les arides calculs de l'économie politique ne peuvent dominer cet instinct de la nature.

Poussés par ce sentiment profond et rationnel, nous chrétiens, nous nous mêlons à la crise actuelle, pour exprimer, sans présomption, notre pensée, afin que tous les chrétiens, à quelque communion qu'ils appartiennent, s'unissent en public et en particulier, dans toute la chrétienté, pour demander par l'entremise de leurs souverains ou gouvernemens respectifs, que la *Sublime-Porte* veuille accorder à tous les chrétiens la *Palestine* ou cette partie de la *Syrie* communément appelée *Terre-Sainte*, pour être érigée, sous la protection des princes chrétiens de l'Europe et de l'Asie en un pays chrétien indépendant, sous un gouvernement particulier et soumis à tel prince que les nations chrétiennes pourront choisir et confirmer dans sa royale autorité avec plein et unanime assentiment. On sait combien ce pays a, depuis les temps les plus reculés, excité les sentimens et les desirs les plus pieux dans les âmes de la chrétienté, et combien sont encore ardemment attirés vers lui les cœurs des vrais fidèles. En faisant cette demande, nous abjurons toute idée de politi-

que et de prosélytisme religieux de nature envieuse : notre but est la commune piété chrétienne. Nous attendons avec impatience que le pays qui a été le théâtre des souffrances et des miracles de notre glorieux Sauveur, théâtre de son incomparable passion et de sa mort, et qui renferme les monumens des faits merveilleux qui ont étonné le monde pendant dix-neuf siècles, soit la seule possession de ceux qui croient, qui professent la foi de la victime divine, et qui peuvent seuls les préserver et les vénérer d'une manière analogue à leurs mystérieuses grandeurs et à leur importance religieuse. Nous ne prétendons pas exprimer dans cette circulaire abrégée la foule d'idées qui irrésistiblement se présente à nous ; elles surgiront certainement dans l'esprit de tous ceux qui croient à la mission du Sauveur et dans les mains desquels parviendra cet exposé. Nous croyons exprimer nos sentimens avec assez de franchise et d'humilité pour espérer que nos paroles trouveront de l'écho dans tout le monde chrétien. Le moment nous semble d'ailleurs opportun, car un concours de circonstances pareilles aux circonstances actuelles ne se représentera peut-être pas de longtemps. Aujourd'hui des négociations diplomatiques tendent à disposer des territoires de l'empire des Turcs et à pacifier l'Orient d'une manière stable et permanente pour les intérêts des musulmans, des juifs et des chrétiens. La nécessité d'une prompte et sage délibération de tous les chrétiens sur un point de si haute importance nous dispense de nous occuper des formalités d'une convocation générale, et nous ne voudrions pas, quoique disposés à agir pour la cause divine moralement et physiquement, être considérés comme ayant voulu nous donner le mérite de la création de ce pieux projet ou nous donner de l'importance en signant cet écrit. Nous ne manquerons cependant point de communiquer en particulier nos sentimens à ceux des chrétiens que nous croirons disposés à coopérer avec nous, laissant le projet faire de lui-même le reste sur l'esprit de l'Europe chrétienne. C'est pourquoi nous attendrons qu'il produise un résultat, spontané tel que, s'il est favorable, on pourra le développer dans une assemblée et on pourra, par des pétitions adressées à chaque gouvernement de l'Europe, obtenir cette grande concession pour le monde chrétien.

Nous ne sommes pas en mesure de prévoir ici les objections concernant la concession de la part de la Sublime-Porte ; mais les souverains ne peuvent refuser d'en former la demande, puisqu'ils doivent être excités par les vœux de tous les chrétiens, bien qu'un tel désir ne soit pas hautement exprimé, et par les vrais intérêts de la Sublime-Porte elle-même qui n'a jamais pu tirer parti de cette portion de la Syrie, d'autant plus que le nouvel État formerait

une forte barrière aux projets ambitieux du vice-roi d'Égypte et contribuerait à maintenir dans la capitale de l'empire ottoman une tranquillité continuelle. Si cependant la Porte objectait que la concession de ce territoire pourrait amener une diminution dans ses revenus, les chrétiens d'Europe, par le représentant de leur croyance en Palestine, suppléeraient, on peut en être assuré, de la manière la plus généreuse à ce déficit.

Une supplique dictée dans un intérêt générale ne pourrait compromettre aucun de ceux qui professent les principes ou les sentimens du christianisme, et une semblable demande, faite collectivement, ne pourrait que tourner à l'honneur des personnes revêtues d'un caractère diplomatique qui la présenteraient à la Sublime-Porte. Le sultan se trouverait heureux de complaire aux nations chrétiennes, et enfin il n'y aurait là entre elles aucun motif de division, puisque nous nous empressons de suggérer que quelque prince, originaire de la Syrie, pourrait être choisi pour être à la tête du nouvel Etat, et établi d'une manière si indépendante, qu'il ne serait jamais sous l'influence exclusive et particulière d'aucun des gouvernemens de l'Europe.

Que le monde chrétien se lève donc en ce moment favorable, et que tous les vrais fidèles puissent voir la terre qu'arrosa le sang du Rédempteur, placée désormais sous le gouvernement paternel des soutiens de la croix.

EXERCICES LITTÉRAIRES

DU COLLÈGE DE CHAMBLY.

Nous sommes autorisé à annoncer au public que les Exercices Littéraires du collège de Chambly auront lieu mercredi 14 du courant. La séance publique commencera à huit heures du matin, et se prolongera jusqu'à trois heures de l'après-midi. Cette séance sera précédée de deux jours d'examen privé. Les parents des élèves, ainsi que les amis de l'éducation, sont invités à être les témoins et les juges des travaux de l'intéressante jeunesse formée dans l'établissement de Chambly.

Mercredi, le même jour, à la suite d'une pièce dramatique et de la distribution solennelle des prix, les vacances s'ouvriront pour les élèves de ce pensionnat.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, P. TR. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.